

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 48 (1919)
Heft: 17

Rubrik: Échos de la presse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ÉCHOS DE LA PRESSE

L'Education professionnelle aux Etats-Unis, par David Snedden.

Les bases établies pendant cette dernière décade pour la fondation d'une série d'écoles publiques aux Etats-Unis, ont été largement étendues pendant cette dernière année. L'éducation publique s'est développée par degrés. D'abord on a eu des écoles primaires, plus tard des écoles secondaires, puis des universités publiques. Maintenant viennent les écoles professionnelles publiques, où sera choisi et enseigné le métier convenant le mieux à l'élève.

Une demi-douzaine d'Etats (Massachusetts, New-York, Wisconsin, Connecticut, Pennsylvania, New-Jersey, Indiana) furent les promoteurs de cette idée. Puis le Gouvernement prit part et promit son aide financière à chaque Etat établissant des écoles professionnelles. Dans la plupart des Etats, on travaille actuellement à la fondation de ces écoles.

L'éducation professionnelle diffère naturellement de toute autre forme d'éducation, premièrement par le caractère distinctif de ses buts. Elle est destinée à préparer les jeunes gens directement pour leur occupation future : métiers, travaux de fabrique, de bureaux, agricoles ou du ménage. Elle succède directement, si possible quelquefois est parallèle aux autres formes de l'éducation qui doivent préparer les bons citoyens au meilleur emploi de leurs heures de loisir.

Il serait difficile d'organiser des écoles qui puissent donner aux élèves un enseignement à fond, suffisant à rendre les apprentis assez habiles pour se lancer, sans autre pratique, dans leur métier, et pouvoir donner, dès le début, leur maximum de travail. On ne peut pas facilement imaginer comment un chauffeur de locomotive, un marin, un commis voyageur, un éleveur de bétail ou un mineur, etc., pourrait être formé complètement dans une école.

Toutefois, ceux qui comprennent les complications qu'occasionnerait uniquement l'appui du public pour l'éducation professionnelle, savent que, tôt ou tard, le Gouvernement mettra à la disposition des écoles les moyens d'enseigner toutes les phases de cette éducation.

La nation est préparée à dépenser, dans ce but, des grandes quantités de l'argent public, convaincue qu'elle est, que par ce moyen la démocratie n'en sera que plus grande. En Amérique, l'idée que la démocratie ne peut pas être entière, si une grande proportion du peuple est (par suite d'une éducation négligée, ou une préparation mal comprise) professionnellement insuffisante, est devenue une évidence. Un bon citoyen doit surtout posséder un capital en lui-même, sous la forme d'habileté, de connaissances techniques, et des sentiments qui rendent un homme capable de trouver son travail, de le maîtriser, et de découvrir dans sa poursuite, une des grandes satisfactions de la vie.

Le peuple commence maintenant à apercevoir les problèmes nombreux et difficiles soulevés par les essais de rendre l'éducation professionnelle vraiment effective. Il devra installer des ateliers, des fermes, des bureaux, appropriés à certaines parties de l'enseignement demandé, et coopérer étroitement avec les industries existantes, pour le développement des moyens d'enseignement d'autres branches.

Le peuple des Etats-Unis apprend que dans la vie de chaque individu vient un temps (aux uns plus tôt, à d'autres plus fortunés, après l'acquisition du degré de bachelier dans une école d'arts libéraux), où il doit faire de la poursuite d'une éducation *générale* plus étendue, une occupation secondaire de ses heures de

loisir, et considérer comme étant d'intérêt principal, l'acquisition d'une toujours plus grande habileté professionnelle, pendant ses heures de travail proprement dites. Le peuple apprend également à veiller à ce que les hommes imbus de traditions académiques n'aient pas trop d'influence dans l'administration actuelle de l'éducation professionnelle.

Il est très probable que, dans une douzaine d'années, les Etats-Unis dépensent au moins cent millions de dollars annuellement pour le développement de tous les genres d'éducation professionnelle, principalement des jeunes gens de quatorze à vingt ans.

* * *

Le français dans les écoles du Puy-de-Dôme, par M. Toureng, inspecteur d'académie. (*Bulletin départemental*.)

Il faudrait tout d'abord que l'enseignement du français fût moins sacrifié, non dans les programmes, mais dans les préoccupations de la plupart des maîtres, à l'enseignement des notions scientifiques. Dans combien de classes pratique-t-on ces lectures à haute voix, prescrites par les instructions officielles, en dehors des heures de lecture proprement dite ? Dans combien de classes les exercices de français, grammaire et orthographe, sont-ils autre chose que du pur automatisme ? La conséquence, on la connaît : l'enfant ne met l'orthographe qu'à l'heure de la dictée et ne connaît la grammaire que lorsqu'il la récite.

Avant tout, apprenons aux enfants à bien lire, à lire de telle sorte que, même à première vue, on sente qu'ils comprennent ce qu'ils lisent. Exigeons l'articulation nette, la prononciation juste et aisée, les flexions de la voix en accord avec les nuances de la pensée. — Donnons le goût de la lecture à domicile. — Faisons parler les enfants ; utilisons dans ce but tous les exercices de l'école ; créons des habitudes de bien penser et de parler en bon français. — Mettons dans l'esprit de l'enfant des idées vraies et justes, dans son cœur des sentiments nobles et généreux, par la récitation de morceaux bien choisis. — En composition française, apprenons à nos élèves à écrire ce qu'ils ont à dire sur un sujet donné. Encourageons l'enfant à être lui-même et guidons-le sans oublier que le rôle du maître consiste ici à susciter, à éveiller la pensée. Guettons la moindre lueur qui se montre parfois si gauchement et si timidement et *révélons à l'enfant la joie de découvrir ce qu'il n'aurait pas vu tout d'abord, livré à ses seules forces.*

* * *

Les professions dites libérales, par M. André Beaunier. (*Echo de Paris*.)

Elles ne nourrissent plus leur homme : des plaintes se manifestent, et, dans l'Université notamment, on commence à se fâcher. C'est un indice, les professeurs n'étant pas des agités, des énergumènes, mais plutôt des gens qui font beaucoup de besogne, mènent une vie modeste et n'en désirent pas une autre. Seulement, les conditions de l'existence ayant changé, *ils demandent à ne point aller de la médiocrité à la misère.*

Qu'arrivera-t-il si les métiers de l'intelligence n'assurent plus la vie matérielle ? On les recherchera moins. Et l'on verra alors cette chose profondément regrettable : une diminution de valeur vraie dans le recrutement, une baisse dans le niveau intellectuel de la nation. Ce n'est évidemment ni l'intérêt du pays ni l'intérêt du peuple. Que deviendra l'enfant si on n'a plus à lui donner pour maîtres « que des garçons mal instruits et qui ont résolu d'entrer dans l'enseignement faute d'être bons à gagner mieux leur vie ailleurs » ?

Ce serait un tort que de laisser pénétrer dans ce milieu très honnête, et jusqu'ici si résigné, des sentiments d'amertume et de colère qui deviendraient vite périlleux. Le ministre recommandait tout récemment aux professeurs de garder le souci de leur dignité, de ne pas se livrer à des manifestations néfastes pour la bonne renommée du corps enseignant. Ce sont là d'excellents conseils ; mais il appartient à l'Etat de maintenir le calme dans les rangs de l'Université : *qu'il donne de bonne grâce et en temps opportun ce qu'il est disposé à donner !* Qu'il ne laisse pas créer un dangereux prolétariat de l'intelligence qui mettrait le désordre partout. L'intelligence a les plus grands devoirs dans la nation : elle a aussi des droits qu'elle n'a pas coutume de revendiquer avec fureur. *Elle ne méconnaît pas ses devoirs ; ne méconnaissez pas ses droits.*

* * *

L'instituteur a pour fonction spéciale d'enseigner. S'il doit être un cœur qui comprend et qui aime, il doit être aussi un esprit qui se communique, un savoir qui s'épand. Les intelligences enfantines n'entreront en branle que si la sienne, en vibrant, leur communique le mouvement, et ses leçons, comme les livres, ne s'ouvriront à la lumière que dans la mesure où ses idées seront riches et claires. On ne saurait être un éveilleur d'âmes si l'on n'est pas soi-même un esprit vivant et actif.

Des études faites en vue d'un diplôme sont impuissantes à assurer définitivement cette vie de l'esprit ; de même que la vie physique, elle ne subsiste et ne s'entretient que par une alimentation continuelle. Sans curiosité d'esprit, sans un désir constant d'apprendre, par conséquent sans lectures régulières et réfléchies, on est une sorte de moniteur capable tout au plus de la partie routinière de l'enseignement, mais impuissant à allumer la flamme spirituelle et à l'entretenir.

Savoir bien et savoir assez ne suffisent pas encore. La nourriture doit être accommodée aux esprits comme on l'approprie au corps. Les insuccès n'ont pas leur origine seulement dans les inaptitudes des disciples, mais avant tout dans la maladresse du maître à se plier à leur nature et à leur pouvoir. Il y a donc tout un travail d'adaptation à combiner et à produire, conduit par l'expérience et la réflexion. C'est ce qu'on appelle la préparation immédiate de la classe, comme les études en sont la préparation éloignée. Savoir et savoir communiquer, aimer à apprendre et se plaire à enseigner, cela résume toutes les qualités de celui qui instruit.

Bulletin mensuel.

BIBLIOGRAPHIE

L'Almanach du P. Girard. — Au moment où tous nos écoliers, petits et grands, reprennent le chemin de l'école pour la saison la plus propice à l'étude, voici que notre intéressante publication annuelle va réapparaître. *L'Almanach du P. Girard* est publié pour la sixième fois déjà : il a maintenant sa place bien marquée dans le bagage scolaire indispensable à tout élève de l'école primaire et du cours de perfectionnement. Non seulement il est devenu un précieux auxiliaire entre les mains du maître et de l'écolier, mais il apporte même au foyer domestique des sujets de pur délassement.

L'édition 1920 n'est de loin pas inférieure à ses devancières. Des questions aussi variées qu'intéressantes y sont traitées avec compétence. A la partie que l'on pourrait appeler didactique s'ajoutent agréablement des articles revêtant un cachet